



Qiu Xiaolong

### **Visa pour Shanghai**

Traduit de l'américain par Aline Sainton  
Format 14 x 21. 344 pages. 19 €  
ISBN 2-86746-314-9. janvier 2003

1

Une fois de plus, Chen, inspecteur principal de la police criminelle de Shanghai, reprenait, dans la brume du petit matin, la direction du parc du Bund.

À l'extrémité nord, son entrée principale faisait face à l'Hôtel de la Paix, tandis que l'autre entrée débouchait sur le pont de Waibai, dont le nom, inchangé depuis l'époque coloniale, signifiait littéralement Pont-pour-que-les-Blancs-traversent. Le parc était connu pour sa promenade dominant l'étendue où se joignaient les fleuves Huangpu et Suzhou. De là-haut, on distinguait le va-et-vient des navires à l'entrée de la lointaine Wusongkou, la mer de Chine orientale. En dépit de sa taille relativement modeste, près de six hectares, la situation centrale du parc en faisait un des endroits les plus fréquentés de la ville.

Ce jour-là, Chen était l'un des premiers promeneurs matinaux. Il s'achemina vers le milieu du jardin en direction d'une clairière entourée de saules et de peupliers. Le kiosque blanc à véranda, de style européen, contrastait avec les bancs verts repeints de frais.

Chen aimait d'autant plus ce parc que bien des souvenirs y étaient associés. Il en avait appris l'histoire à l'école primaire. Le manuel scolaire officiel de l'époque expliquait qu'au début du siècle, celui-ci n'était ouvert qu'aux Occidentaux. Des pancartes accrochées aux grilles le proclamaient interdit aux Chinois et aux chiens. Des gardes Sikhs enturbannés de rouge faisaient respecter cette interdiction. Après 1949, le gouvernement chinois considéra celle-ci comme un excellent exemple de l'attitude des puissances occidentales en Chine avant l'avènement du communisme et l'anecdote était souvent rapportée au cours d'instruction patriotique. Était-elle exacte ? Il était difficile, maintenant, de savoir la vérité : la frontière séparant le vrai du faux était fluctuante, sans cesse remise en question par les autorités.

Il monta une volée de marches menant à la Promenade, et aspira l'air frais du bord de l'eau. Mais plus par son histoire que par sa beauté, le parc plaisait à l'inspecteur principal Chen pour une raison toute personnelle.

Au début des années soixante-dix, jeune diplômé de l'enseignement secondaire en attente d'une affectation, il avait pris l'habitude de venir au parc pratiquer le taï chi. Deux ou trois mois plus tard, par un matin pluvieux passé à tenter sans trop y croire d'imiter les antiques postures, il était tombé sur un manuel d'anglais oublié sur un banc. Il n'avait jamais su comment ce livre était arrivé là. Les gens posaient parfois des journaux ou de vieux magazines sur les bancs humides avant de s'asseoir, mais jamais des manuels scolaires. Pendant plusieurs semaines, il l'avait apporté chaque

matin au parc, en espérant que quelqu'un le lui réclamerait. Personne ne l'avait jamais fait. Un matin, l'extrême difficulté d'une nouvelle posture l'avait amené à renoncer et il avait ouvert le livre. Et dès lors, ses visites au parc avaient été consacrées non plus à la pratique du tai chi, mais à l'étude de l'anglais.

Le changement avait inquiété sa mère. Il n'était pas considéré comme politiquement correct de lire un autre ouvrage que les Citations du président Mao. Néanmoins son père, un érudit néoconfucéen, avait considéré qu'étudier dans ce parc pouvait être bien pour son fils. Selon l'ancienne théorie du wuxing, l'un des cinq éléments, l'eau, lui faisant défaut, tout séjour dans le parc ne pourrait lui être que bénéfique. Des années plus tard, Chen avait en vain essayé de trouver trace de cette théorie. Il se demandait encore si son père ne l'avait pas inventée pour les besoins de sa cause.

Durant les années de la Révolution culturelle, il trouva un réconfort dans ses matinées au parc. En 1977, il fut reçu au concours de l'Institut des langues étrangères de Pékin nouvellement réinstauré, avec la meilleure note de tous les candidats à l'épreuve d'anglais. Quatre ans plus tard il était, grâce à un autre concours de circonstances, affecté à la police criminelle de Shanghai.

Rétrospectivement, la vie de Chen paraissait pleine de hasards quelque peu ironiques dans lesquels le yin et le yang semblaient s'être égarés. Par exemple, ce livre abandonné dans le parc, ou sa jeunesse perdue dans les limbes de cette époque. Une chose menait à une autre, et encore à une autre, et à un résultat qui semblait sans rapport avec la situation de départ. Les relations de cause à effet étaient peut-être encore plus tordues que ne voudraient l'admettre ces auteurs de romans policiers occidentaux que Chen traduisait pendant ses heures de loisir.

La fraîche brise lui apporta la petite musique de l'horloge de la tour des Douanes. Six heures trente. À l'époque de la Révolution culturelle, elle jouait un autre air, *L'Orient est rouge*.

En ce début des années quatre-vingt-dix, les réformes économiques de Deng Xiaoping avaient considérablement transformé le visage de Shanghai. De l'autre côté de la rue de Zhongshan, de superbes immeubles, qui avaient abrité au début du siècle les plus prestigieuses sociétés commerciales occidentales puis, après 1950, les institutions du parti communiste, accueillaient de nouveau ces mêmes compagnies occidentales. Le Bund tentait de retrouver son statut de Wall Street de la Chine. Le parc aussi avait changé, et Chen n'était pas enthousiasmé par certaines de ses nouveautés. Le Pavillon du Fleuve, par exemple, un monstre de béton postmoderne, accroupi à surveiller le parc dans le petit matin gris. D'ailleurs Chen lui-même avait changé. L'étudiant sans le sou était devenu un homme respecté, un inspecteur principal de la police criminelle.

Mais le parc du Bund restait son parc, et bien qu'il eût toujours beaucoup de travail, il s'arrangeait pour y venir une ou deux fois par semaine. Son bureau n'était pas loin, à quinze minutes à pied à peine.

Pas très loin de lui, un homme d'un certain âge pratiquait le tai chi et enchaînait l'une après l'autre une série de postures, Le chasseur attrapant la queue d'un oiseau, La grue blanche ouvrant ses ailes, Le cheval sauvage secouant sa crinière... Le policier se demanda ce qu'il serait devenu s'il avait continué à pratiquer cette discipline au lieu d'étudier l'anglais. Peut-être serait-il maintenant comme cet adepte aux traits sereins, vêtu d'une tenue en soie blanche à manches larges et boutons de soie rouge ?

Chen le connaissait. Il était comptable dans une entreprise d'État au bord de la faillite. Pourtant, à cet instant il était un maître en son art, et ses mouvements étaient en parfaite harmonie avec le qi de l'univers.

Chen s'assit à l'endroit habituel, sur un banc abrité par un peuplier. Le slogan omniprésent de la Révolution culturelle, Vive la dictature du prolétariat, était gravé en petits caractères sur le dossier du banc. Des couches successives de peinture verte n'étaient pas parvenues à le cacher complètement.

Il sortit un recueil de sa serviette et l'ouvrit à un poème de Niu Xiji.

Le brouillard disparaît

Devant les montagnes printanières

Dans le ciel pâle brillent

Rares et menues, les étoiles

La lune descendante éclaire son visage

Je vois l'aube dans le scintillement de ses larmes

L'aube de la séparation.

Trop sentimental pour ce matin. Il sauta plusieurs vers pour arriver à la strophe finale :

Songeant encore à ta jupe verte, partout

Partout j'évite l'herbe d'un pas précautionneux.

« Une autre coïncidence... » se dit-il en pianotant sur le dossier du banc. Il n'y avait pas très longtemps, en effet, il avait au Café du Bord du fleuve récité ces vers à une amie chère à son cœur qui, elle aussi, marchait très loin d'ici sur l'herbe verte.

Mais l'inspecteur principal Chen n'était pas venu au parc pour s'abandonner à la nostalgie. L'heureuse conclusion d'une importante affaire politique, impliquant Baoshen, vice-maire de Pékin, avait eu des répercussions inattendues sur sa vie personnelle aussi bien que professionnelle. Il était encore physiquement épuisé et émotionnellement secoué. « Comme le dit notre ancien sage, avait-il écrit dans une récente lettre à sa petite amie Ling, Huit ou neuf fois sur dix, les choses tournent mal en ce monde. En dépit de ses bonnes intentions, l'homme n'est le plus souvent que le produit de la chance ou de la malchance. » Elle n'avait pas répondu, ce qui ne l'étonnait pas. Cette affaire avait encore compliqué leurs relations.

Une silhouette en costume Mao gris apparut derrière lui.

- Camarade inspecteur principal Chen... dit une voix grave et respectueuse.

Il reconnut Zhang Hongwei, un agent de la sécurité du parc. Dans les années soixante-dix, Zhang, qui portait un insigne à l'effigie de Mao à son revers de veste, et patrouillait aussi énergiquement que s'il avait été monté sur ressorts avait souvent regardé d'un œil méfiant le manuel d'anglais du jeune Chen. C'était maintenant un homme de cinquante ans, au crâne dégarni, qui traînait les pieds. À part l'insigne, la veste grise était toujours la même.

- S'il vous plaît, pouvez-vous venir avec moi, camarade inspecteur principal Chen.

Le policier suivit le gardien jusqu'à un endroit partiellement caché par un bouquet de conifères plantés près de l'eau, à environ cinquante mètres de l'entrée arrière du parc. Un cadavre mutilé gisait sur le sol, recroquevillé et couvert de plaies. Les filets de sang écoulés des blessures avaient tissé des réseaux semblables à des toiles d'araignée. Des gouttes rouges allaient de la berge à l'endroit où avait été abandonné le cadavre.